

C'était un charmant petit Florentin de douze ans, aux cheveux noirs et au visage clair. Il était le fils aîné d'un cheminot, lequel, ayant une nombreuse famille et un maigre salaire, vivait dans la gêne. Son père l'aimait beaucoup et se montrait fort indulgent avec lui. Indulgent en tout sauf en ce qui concernait le travail en classe. Là, le père était très exigeant et très sévère.

Pour améliorer l'ordinaire de sa famille, le père trouvait des besognes d'appoint qu'il accomplissait en prenant sur ses nuits et sur son temps de repos. Il faisait notamment des travaux d'écriture : il rédigeait des adresses sur les enveloppes que les maisons de commerce envoient à leurs clients. On le payait trois lires pour cinq cents adresses. C'était bien mal rémunéré. Ce travail le fatiguait d'ailleurs énormément. Et il s'en plaignait parfois, à table, disant avec lassitude à sa famille, en massant ses paupières fatiguées :

« Mes yeux s'en vont, mes enfants. Ce travail de nuit finira par me tuer. »

— Mais, papa, lui dit un jour son fils, pourquoi ne me donnerais-tu pas une partie de ce que tu as à faire ?

— Non, mon garçon, répondit fermement le père, toi, tu as autre chose à faire : tu dois étudier. Ton école est infiniment plus importante que ma lassitude. »

Comme il savait que, sur ce genre de chose, il était inutile d'insister avec son père, l'enfant ne s'obstina pas. Mais voici ce qu'il fit :

Le soir même, il resta volontairement éveillé, entendit son père qui éteignait la lampe et allait se coucher en bâillant. Alors il se leva sans bruit, s'habilla doucement et se rendit à tâtons dans le bureau. Il ralluma la lampe à pétrole, s'assit devant la table où se trouvaient les enveloppes vierges et la liste des adresses à copier ; il plongea avec résolution la plume dans l'encrier. Et il se mit à écrire.

Le mercredi suivant à midi, le père s'assit à table de bonne humeur. Il n'avait rien remarqué. Il faisait ce travail de façon mécanique, en pensant à autre chose, le mesurant simplement au temps passé ; il ne faisait le compte des enveloppes terminées qu'une fois par semaine.

Il s'installa donc joyeusement et donna une tape sur l'épaule de son fils.

« Eh bien, Giulio ! Ton père sait encore travailler, sais-tu ? La semaine dernière, j'ai fait un bon tiers en plus de mon travail habituel ! Hein ? La main est encore bonne, et les yeux marchent encore ! »

Seulement, à force de travailler de nuit et de se coucher tard, Giulio manquait de sommeil ; il dormait littéralement sur ses livres, il n'apprenait ses leçons que d'un œil vague, on l'aurait dit dégoûté de l'école.

Son père, pour la première fois, lui fit des reproches !

« Giulio, lui dit-il un matin, il faut te ressaisir, tu n'es plus ce que tu étais ! Je n'aime pas cette attitude. Je dois te le dire, je ne suis pas content du tout ! »

Cette réprimande — la première de sa vie — troubla profondément l'enfant. Mais, courageux, il continua.

Deux mois plus tard, la mère de Giulio le regarda longuement en fronçant les sourcils :

« Comme tu es pâle, Giulio... tu es malade ! »

Elle se tourna vers son mari et répéta :

« Giulio est malade ! »

— C'est bien possible, dit le père sans lever le nez, il n'a qu'à se soigner, ce n'est pas le travail qui l'en empêche !

— Mais, il est malade ! insista la mère.

— Et alors ? reprit le père, qu'il s'en prenne à lui-même ! Cela m'est parfaitement égal ! »

Là, le pauvre Giulio se mit à pleurer à chaudes larmes.

Pourtant, ce soir-là, le cœur gros et les yeux rougis, il se leva encore une fois. Quand il tendit la main pour saisir la plume, il fit tomber un dictionnaire. Cela fit un terrible fracas dans le silence de la maison endormie. Il resta figé sur place. L'avait-on entendu ?... Non, il semblait que personne n'eût rien entendu, toute la maison dormait. Il se mit à écrire.

Il écrivait, il écrivait, en hâte, sans se douter que, derrière lui, se tenait son père, les yeux arrondis de surprise et emplis de larmes. Il s'était réveillé, bien sûr, à la chute du dictionnaire et était venu sans bruit, intrigué par cette lumière qui filtrait sous la porte : il comprenait enfin pourquoi son petit Giulio dormait sur son banc d'école, ne travaillait plus, avait les traits tirés, était malade.

Soudain, Giulio poussa un cri aigu : deux bras tremblants lui tenaient la tête et deux lèvres lui baisesaient les cheveux !

L'enlevant dans ses bras, le père le porta en courant jusqu'à son lit, en disant :

« Dors, mon enfant, dors, mon petit ! Je veux que tu te reposes ! »

Giulio, écrasé de fatigue, s'endormit, enfin heureux, la main de son père dans la sienne, tandis que celui-ci pleurait silencieusement.

Quand, au matin, Giulio se réveilla, il tenait toujours la main de son père, qui s'était assoupi à son tour, la tête appuyée sur le bord du lit. Il avait passé la nuit là pour voir dormir son fils.

Edmondo de Amicis, *Cuore*, © Nathan.

Questions

1. Voici trois résumés ; entoure celui qui correspond au récit de l'auteur.

- Un père de famille nombreuse se fait aider dans son travail de nuit par son aîné, un petit garçon de douze ans. Mais quand le travail de son fils en classe devient mauvais, le père reprend son travail tout seul.
- Un petit garçon, aîné d'une famille nombreuse, aide sa famille en prenant en cachette une partie du travail de nuit de son père. Fatigué, il travaille moins bien en classe et se fait gronder par son père. Mais une nuit, celui-ci découvre la vérité : il est très ému et rend toute son affection à son fils.
- Un petit garçon qui écrit des adresses se plaint à sa sœur Florence que le travail de nuit finira par le tuer. Mais son père vient l'aider et ensuite s'endort avec lui.

2. Reporte dans chaque colonne les détails qui conviennent :

- La maman est inquiète pour son fils.
- Les entreprises envoient des enveloppes écrites à la main.
- Le garçon fait tomber un dictionnaire.
- On s'éclaire avec des lampes à pétrole.
- Le père veut que son fils travaille bien en classe.
- On utilise pour écrire une plume et de l'encre.

Ceci pourrait se passer de nos
jours

Cela prouve que l'histoire se
passe il y a longtemps (19^e siècle)

3. Pour chacun des mots suivants, on te donne trois définitions. Une seule est bonne. Barre les deux autres.

- Un cheminot est
 - un homme sans logis qui marche sur les routes.
 - un employé de chemin de fer.
 - un ramoneur.
- Des besoins d'appoint sont
 - des travaux destinés à compléter un salaire.
 - des travaux faits au bon moment.
 - des travaux de couture.
- L'ordinaire de la famille, c'est
 - les paroles de tous les jours.
 - les objets dont on se sert d'habitude.
 - la qualité des repas.
- Une lire c'est
 - un instrument de musique.
 - un travail de lecture.
 - une monnaie italienne.
- Rémunérer c'est
 - remettre des numéros sur des portes.
 - nommer des séries de choses.
 - payer pour un travail, donner un salaire.
- Réprimander c'est
 - faire des reproches à quelqu'un.
 - arrêter une révolution.
 - récompenser par une prime.

4. Retrouve et recopie les phrases du texte dont les mots ont été mélangés :

- te — content — Je — pas — du — dois — dire, — ne — suis — je — tout ! — le.

- maison — non — rien — n'eût — personne — semblait — il — toute — entendu — que — dormait — la.